

## Prologue

Au fur et à mesure que l'année de terminale avançait, inexorable, une conviction profonde s'imposait chaque jour davantage à Laurel McBane.

Le bal du lycée, c'était l'enfer.

Des semaines durant, les conversations tournaient autour d'un unique sujet : qui inviterait qui, qui invitait effectivement qui – et qui en invitait une autre avec, à la clé, une explosion de désespoir et d'hystérie.

De son point de vue, les filles faisaient preuve à cette période d'une passivité horripilante doublée d'une incertitude qui confinait à la torture mentale. Les couloirs, les salles de classe et la cour bruissaient de la gamme complète des émotions : euphorie étourdissante pour celles invitées à un bal autour duquel on faisait beaucoup trop de battage à son goût, et larmes amères pour les malheureuses recalées qui n'avaient pas décroché le cavalier convoité.

Tant d'histoires pour un garçon. Quelle niaiserie démoralisante !

Le terrible verdict ne mettait pas fin pour autant à l'hystérie, loin de là. Non, celle-ci connaissait même une escalade avec la course ridicule à la robe, aux chaussures, puis le débat sans fin quant au choix de la coiffure idéale – chignon ou pas chignon. Sans

oublier la location des limousines, l'organisation des fêtes privées qui clôturaient inmanquablement l'événement, la réservation de suites d'hôtel et le débat suprême entre tous : coucher ? Oui, non, peut-être.

Elle aurait volontiers tiré un trait sur ces insupportables frivolités si ses amies, Parker Brown en tête, très à cheval sur ce rite de passage, ne s'étaient ligüées contre elle.

Le compte en banque sur lequel elle accumulait courageusement ses salaires de serveuse et ses innombrables heures supplémentaires vacillait encore sous le choc des retraits destinés à l'achat d'une robe somptueuse, qu'elle ne porterait sans doute plus jamais, des escarpins assortis, du sac à main *ad hoc* et de tout le tralala.

Ses amies étaient pour beaucoup dans ces dépenses pharaoniques. Elle s'était bêtement laissé entraîner dans une virée shopping avec Parker, Emmaline et Mackensie. Résultat, elle avait explosé son budget.

La suggestion d'Emma de demander à ses parents de financer la robe n'était pas envisageable aux yeux de Laurel. Question de fierté, peut-être, mais chez les McBane, l'argent était devenu un sujet pour le moins sensible depuis les placements calamiteux de son père et l'épineuse affaire du contrôle fiscal.

Pas question de les mettre à contribution ni l'un ni l'autre. Elle gagnait sa vie depuis plusieurs années maintenant.

De toute façon, c'était sans importance, tenta-t-elle de se convaincre. Malgré ses heures harassantes au restaurant après le lycée et le week-end, ses maigres économies ne suffiraient pas à couvrir les frais d'inscription à l'Institut Culinaire de New York, et encore moins un loyer dans Manhattan. Les frais engagés pour être sublime un seul et unique soir n'y change-

raient rien – et puis zut après tout, elle n'avait pas tous les jours l'occasion de jouer à la princesse.

Laurel attachait ses boucles d'oreilles, tandis qu'à l'autre bout de la chambre de Parker, celle-ci et Emma tentaient de donner forme à la tignasse rousse que Mac avait fait massacrer sur un coup de tête – sa nouvelle coupe évoquait à Laurel Jules César franchissant le Rubicon. Elles essayaient diverses pinces, de la poudre scintillante et des clips fantaisie sur les pauvres mèches rescapées sans cesser de papoter, tandis que le dernier tube d'Aerosmith pulsait sur le lecteur CD.

Elle aimait les écouter, un peu en retrait. Surtout maintenant, alors qu'elle se sentait elle-même à part. Toutes les quatre étaient amies depuis toujours et, aujourd'hui – rite de passage ou non –, la situation était sur le point de changer. À l'automne, Parker et Emma iraient à l'université. Mac travaillerait, casant quelques cours de photographie dans son emploi du temps.

Quant à elle, depuis que son rêve d'étudier à New York s'était évanoui à cause des ennuis financiers et de l'implosion toute récente du couple que formaient ses parents, elle s'était rabattue sur une formation courte, à mi-temps, à la fac locale. Probablement des études de commerce. Il lui fallait se montrer pragmatique. Réaliste.

Mais elle se refusait à y penser pour l'instant. « Profite du moment présent, demain sera un autre jour », se répétait-elle en boucle.

Parker et Emma assisteraient au bal de l'Académie de Greenwich, l'établissement privé qu'elles fréquentaient, tandis que Mac et elle se rendraient à celui du lycée public. Mais avant cela, elles partageaient l'étape des préparatifs. Les parents d'Emma et de Parker attendaient au rez-de-chaussée. Lorsqu'elles

les rejoindraient, les flashes crépiteraient. Elle imaginait déjà les embrassades ponctuées d'exclamations admiratives. Il y aurait sans doute aussi des yeux humides.

Linda, la mère de Mac, était trop égocentrique pour s'intéresser à la participation de sa fille au bal de terminale. Une bonne chose, en définitive, quand on la connaissait. Quant à ses propres parents, ils étaient bien trop accaparés par leurs problèmes financiers et conjugaux pour se demander à quoi leur fille occupait sa soirée.

Elle avait l'habitude. Et préférait même qu'il en fût ainsi.

— Juste les paillettes, décida Mac, inclinant la tête sur le côté afin de juger l'effet obtenu. Ça fait un peu fée Clochette. En plus branchée.

— C'est vrai, approuva Parker, ses cheveux bruns raides ruisselant en une cascade brillante le long de son dos. C'est classe avec un petit côté marrant. Qu'en penses-tu, Emma ?

— D'après moi, il faut mettre davantage les yeux en valeur, en rajouter dans le dramatique. Je peux t'arranger ça.

— Vas-y, répondit Mac avec un haussement d'épaules. Mais ne mets pas une éternité, d'accord ? Je dois encore préparer mon matériel pour notre portrait de groupe.

— Nous sommes dans les temps, annonça Parker après avoir consulté sa montre. Il nous reste encore une demi-heure avant de...

Elle se tourna et aperçut Laurel.

— Eh, mais tu es sublime !

— C'est vrai, renchérit Emma, qui frappa dans ses mains. Je savais que c'était la robe qu'il te fallait. Ce taffetas rose chatoyant fait ressortir le bleu de tes yeux.

— Si tu le dis.

— Un dernier détail, fit Parker, qui se précipita vers sa boîte à bijoux dont elle ouvrit un tiroir. Cette pince à cheveux.

Toute menue dans sa robe rose, ses cheveux blonds comme les blés coiffés en longues anglaises sur le conseil d'Emma, Laurel haussa les épaules.

Parker tint la pince contre sa chevelure à différents angles.

— Ne fais pas cette tête d'enterrement, ordonna-t-elle. Tu vas bien t'amuser.

— Je sais, murmura Laurel. Désolée. N'empêche, ce serait plus drôle si on allait toutes les quatre au même bal, puisque nous sommes si sublimes.

Parker ramena quelques boucles en arrière et les attacha.

— Je suis d'accord avec toi. Mais on se retrouvera ici après, pour notre soirée privée, et on se racontera tout dans les moindres détails. Tiens, regarde-toi.

Elle fit pivoter Laurel face au miroir, et les filles étudièrent leurs reflets.

— Je reconnais que je ne suis pas trop mal, admit Laurel, au grand amusement de Parker.

On frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt. Mme Grady, la gouvernante des Brown depuis des années, cala les mains sur les hanches et inspecta les quatre amies.

— Plutôt réussi, conclut-elle, ce qui est la moindre des choses, vu le temps que vous avez passé enfermées là-dedans. Finissez vite de vous préparer et descendez pour les photos. Quant à toi, suis-moi, dit-elle, l'index pointé vers Laurel. J'ai deux mots à te dire, jeune fille.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna Laurel, qui regarda ses amies tour à tour tandis que Mme Grady s'éloignait à grands pas. Je n'ai rien fait.

Mais comme les ordres de Mme Grady ne se discutait pas, Laurel se hâta à sa suite.

Une fois dans le salon familial, la gouvernante se tourna vers elle et croisa les bras. « Elle va me passer un savon », songea Laurel, le cœur battant. Elle se creusa la cervelle, cherchant ce que Mme Grady – qui, durant son adolescence, avait été plus une mère pour elle que la sienne – pouvait bien avoir à lui reprocher.

— J’imagine que vous vous prenez toutes les quatre pour des adultes maintenant, commença Mme Grady.

— Je...

— Eh bien, vous n’êtes encore que des gamines. Mais vous êtes sur la bonne voie. La situation va changer puisque vous allez quitter le cocon familial et suivre chacune votre chemin. Mon petit doigt me dit que le tien, c’est d’aller à New York suivre les cours de cette prestigieuse école de pâtisserie.

Le cœur de Laurel se serra à la pensée de son rêve anéanti.

— Euh... non. En fait, je garde mon emploi au restaurant et je vais essayer de suivre quelques cours à la...

— Certainement pas, l’interrompit Mme Grady. Bon, une jeune fille de ton âge à New York a intérêt à se montrer futée et prudente. Et, à ce qu’on m’a dit, si tu veux réussir dans cette école, tu vas devoir travailler dur. Ce sera autrement plus difficile que de faire de jolis glaçages et de tout bêtes cookies.

— C’est une des meilleures écoles, mais...

— Alors tu seras une des meilleures.

Mme Grady glissa la main dans sa poche et en sortit un chèque qu’elle lui tendit.

— Voilà de quoi couvrir les frais du premier semestre : inscription, logement décent, alimentation

suffisante pour la santé du corps et de l'âme. Fais-en bon usage, jeune fille, ou tu auras affaire à moi. Si tu réussis – et je t'en crois capable –, nous parlerons du prochain semestre en temps utile.

Sidérée, Laurel regardait avec de grands yeux le chèque qu'elle tenait à la main.

— Vous ne pouvez pas... Je ne peux pas...

— Bien sûr que si.

— Mais...

— Ne discute pas. Si tu me laisses tomber, tu auras des comptes à rendre, crois-moi. Parker et Emma partent à l'université, et Mackensie est fermement décidée à travailler à plein temps comme photographe. Toi, tu as une autre vocation, alors fonce. C'est ce que tu souhaites, n'est-ce pas ?

— Plus que tout, murmura Laurel.

Les larmes lui piquaient les yeux et lui nouaient la gorge.

— Madame Grady, je ne sais pas quoi dire. Je vous rembourserai. Je...

— Et comment ! Tu me rembourseras en devenant un brillant chef pâtissier. À présent, la balle est dans ton camp.

Laurel se jeta à son cou.

— Je ne vous décevrai pas, je vous le promets. Vous serez fière de moi.

— J'en suis persuadée. Et maintenant file. Va finir de te préparer.

Laurel demeura encore un instant accrochée au cou de la gouvernante.

— Jamais je n'oublierai, souffla-t-elle. Jamais. Merci. Merci !

Elle s'élança vers la porte, pressée d'apprendre la bonne nouvelle à ses amies. S'arrêtant sur le seuil, elle se tourna, rayonnante de bonheur juvénile.

— J'ai hâte.